

1

C'était une drôle de journée, une de celles qui vous font quitter l'endroit où vous étiez assis depuis toujours sans vous demander votre avis. Si vous aviez pris le temps d'attraper une carte, puis de tracer une ligne droite entre Alès et Mende, vous seriez à coup sûr passé par ce coin paumé des Cévennes. Un lieu-dit appelé Les Doges, avec deux fermes éloignées de quelques centaines de mètres, de grands espaces, des montagnes, des forêts, quelques prairies, de la neige une partie de l'année, et de la roche pour poser le tout. Il y avait aussi des couleurs qui disaient les saisons, des animaux, et puis des humains, qui tour à tour espéraient et désespéraient, comme des enfants battant le fer de leurs rêves, avec la même révolte enchâssée dans le cœur, les mêmes luttes à mener, qui font les victoires éphémères et les défaites éternelles.

Le hameau le plus proche s'appelait Grizac, situé sur la commune du Pont-de-Montvert. Une route les reliait et devait bien mener quelque part, si on prenait le temps de s'y attarder.

Gus vivait ici, depuis plus de cinquante hivers. C'était en décembre que ce pays l'avait pris et que sa mère l'avait craché

sur des draps durs et épais comme des planches de châtaignier, sans qu'il se sente dans l'obligation de crier, comme pour marquer son empreinte désastreuse dans un corps ancestral, une manière de se cogner à la solitude, déjà, dans ce moment qui le faisait devenir quelqu'un par la simple entrée d'une coulée d'air dans sa bouche tordue. Des gens diraient plus tard qu'on n'aurait pas dû le secouer comme on l'avait fait pour lui extorquer le fameux cri et que, si dans le futur il s'était mis à parler plus volontiers aux animaux qu'aux hommes, c'était un peu à cause de ce retard à l'allumage. Mais qui peut dire ce qui serait advenu si tout s'était déroulé normalement? Et qui aurait pu soutenir que, justement, la volonté du Tout-Puissant n'était pas de changer la donne pour Gus, et que cette singularité n'augurait pas d'un destin supérieur? Ce qui était certain, c'était que même les âmes les plus charitables ne se gênaient pas pour montrer du doigt ce poisson-là qui nageait à contre-courant depuis sa naissance.

La ferme de Gus était pinquée dans la partie la plus haute des Doges, à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau du Pont-de-Montvert. Elle était constituée de vieux bâtiments, de terres cultivées et de taillis acoquinés en forêt de châtaigniers, de pins, de chênes, de hêtres et de mélèzes, pour l'essentiel. Le tout s'étendait sur vingt-quatre hectares. Pour être précis, il faudrait dire qu'entre Les Doges et le village les kilomètres ne dureraient pas pareil, selon qu'on était en bonne ou en mauvaise saison. Les distances, dans ce coin-là, c'est du temps, pas des mètres. Et Gus n'était pas un oiseau.

Des légendes couraient depuis toujours sur Les Doges et sa forêt bénie. Il se disait que le nom qu'on lui avait donné était

l'exact contrepoint de ce qui s'y était passé, si tant est qu'on puisse imaginer qu'un lieu plutôt qu'un autre puisse attirer le malheur. Depuis, on avait oublié les légendes et conservé le nom. D'autres chats à fouetter. Que Gus aimât ce pays serait beaucoup dire, mais comme il n'avait rien connu d'autre, il s'était fait à l'idée d'y finir ses jours. Pas malheureux, pas vraiment heureux non plus. Sa place dans le vaste ordonnancement de l'univers, étant donné qu'il était incapable d'en imaginer une autre. À la réflexion, il n'aurait sans doute pas parié que beaucoup d'hommes puissent en dire autant, et ce n'était pas donné à tout le monde d'avoir une chaise à soi où poser ses fesses. Il s'était toujours satisfait de ce qu'il possédait, pas par choix, ni par conviction, mais ce qu'on lui avait appris, c'était justement que rien ne devait changer, que toutes les créations avaient été réfléchies par une puissance qui dépassait les hommes en tout, ceux d'ici et ceux d'ailleurs. Les envies de Gus étaient donc aussi simples que de boire quelques verres de vin quand il en ressentait le besoin et de s'occuper des bêtes qu'il élevait, avec passion. Tout ce qu'il avait jamais su faire, ce qu'on attendait de lui.

C'était sa grand-mère paternelle qui avait appris à Gus tout ce qu'il savait aujourd'hui de cette nature exigeante, ce qu'elle pouvait donner, à quel moment, et aussi ce qu'elle pouvait prendre. La grand-mère lui avait toujours dit que le bonheur était comme la promesse de l'aube, si l'on s'en tient à la promesse sans s'obstiner à vouloir deviner ce qu'on aurait envie qu'elle révélât à l'avance. C'était le genre de propos alambiqués dont elle était coutumière, et qui sonnaient étrangement dans sa bouche, comme des mises en garde, l'air de

rien. Gus la soupçonnait parfois d'être seulement garante de la question posée, et sûrement pas d'une réponse qu'elle n'avait manifestement pas dans sa manche.

Le grand-père, Gus ne l'avait pas connu. Il paraissait que ç'avait été quelqu'un, en son temps, pas facile à manœuvrer, capable de se bagarrer pour asseoir son point de vue, et accessoirement pour faire sortir la rage qui se trouvait au fond de lui. À en croire la rumeur, personne n'avait été capable de lui tenir tête. En quelque sorte, il n'avait pas connu la défaite. Et c'était justement ce qui avait causé sa perte, le jour où il avait tourné le dos à ce taureau et qu'il s'était fait broyer la cage thoracique entre le mur de la grange et le crâne du bovin. La bête n'en était pas restée là, elle s'était déchaînée à coups de cornes sur cet homme qui l'avait souvent battu pour qu'il obéisse, jusqu'au moment précis où le grand-père avait baissé sa garde, où tout avait basculé. Pourtant, chaque paysan sait qu'on ne doit jamais faire confiance à un animal aussi puissant qu'un taureau. On disait que le grand-père n'avait pas saigné, que la bouillie était restée bien en dedans de lui, à part un petit filet de sang, qui avait fini par sortir du coin de sa bouche, mais il ne respirait déjà plus.

Le père de Gus était adolescent au moment du drame. Il avait alors pris la ferme en main avec les mêmes arguments que son père, sauf qu'il était loin d'être aussi costaud physiquement et dans sa tête. La grand-mère avait obéi, vu qu'elle n'avait jamais été du genre à s'imposer en quoi que ce soit. S'il y a une chose à rajouter, c'était le penchant prononcé du père de Gus pour l'alcool. Une gnôle distillée dans la vallée par deux frères jumeaux, surnommés Les Mickey, à cause de

leurs oreilles démesurées. Leur breuvage ressemblait plus à de l'urine de bœuf fermentée qu'à de l'eau-de-vie. Il faut croire que, tant qu'on n'a pas goûté à mieux que ce qu'on a sous la main, on se trouve des raisons d'apprécier sa pitance, peut-être même de ne pas du tout en chercher d'autre. Sûrement un des secrets du contentement, sans pour autant envisager le bonheur, car ce genre de sentiment n'avait manifestement jamais mis les pieds aux Doges. Un drôle de pays de brutes et de taiseux. Et comment pourrait-il en être autrement dans cette région où le diable en personne ne prenait pas la peine de choisir les âmes, et se servait sans se soucier de négocier avec la concurrence. La plupart des gens du coin se rendaient pourtant au temple, le dimanche, espérant certainement alléger un peu leur fardeau. Le seul trésor qu'ils côtoyaient chaque jour était en même temps l'expression de leur calvaire, cette nature majestueuse et sournoise, pareille à une femme fatale impossible à oublier.

Comme chaque jour, Gus s'était levé tôt. Jusque-là, il enfilait ses journées les unes à la suite des autres, comme des perles sur un collier, la précédente ressemblant à la suivante ; et ce jour de janvier 2006, le vingt-deux pour être précis, c'était une drôle de perle qu'il s'appêtait à enfiler, une qui ne ressemblait pas vraiment à toutes les autres.

Quand Gus mit le nez à la fenêtre, il faisait encore nuit, la lune pendait au-dessus du toit de la grange. Il avait encore neigé pendant la nuit, environ dix centimètres bien collants à ce qu'il pouvait en juger à travers les carreaux embués de la cuisine. Il se dit qu'il n'allait pas être aisé de transporter le fumier sur le tas et de monter la côte jusqu'à la fosse, en

poussant la brouette remplie à ras bord, en forçant sur ses avant-bras maigres et tendus comme des pattes d'insecte. Mis à part les désagréments qu'elle pouvait occasionner, il ne détestait pas la neige : elle cachait la saleté et le désordre pendant un temps, et il devait avouer que c'était reposant de faire l'économie momentanée du cimetière qui s'étendait autour des bâtiments, là où des cadavres de machines dépecées rappelaient sans cesse des époques révolues, comme des strates disparates dans la coupe d'une carrière abandonnée. Pour l'heure, les surfaces étaient immaculées, planes, creuses ou bosselées, corps albinos de la nature, dont le soleil impitoyable aurait un jour raison.

Il y avait deux façons de se rendre à l'étable, soit en empruntant le couloir qui communiquait directement avec la cuisine, soit en passant par l'extérieur. Ce matin-là, Gus eut besoin de tâter le temps. Il ne prit pas de petit-déjeuner et sortit, après s'être vêtu aussi chaudement qu'il le pouvait. Mars l'accompagnait, un bon bâtard de chien, difficile en rien, qui ne se souciait visiblement pas du froid, se roulant dans la poudreuse comme un dément, en aboyant et en pissant sans prendre le temps de s'arrêter. Gus traversa la cour, les mains enfoncées dans ses poches de pantalon. Des gouttes de lumière parties en éclaireur luisaient sur la neige gelée, recouvrant le pan est du toit de la grange, ce que tout homme conscient de la marche de l'univers aurait pu qualifier de grande beauté. Gus, lui, anticipait les états de la matière pour ne pas être à la remorque de la déplorable linéarité de sa propre existence.

Il s'arrêta pour allumer une cigarette, en protégeant la flamme de son briquet avec ses mains disposées en coupe à la manière

d'un dévot priant tout à la fois la cause et l'effet d'un simple miracle. Ensuite, il entra dans l'étable pour soigner ses bêtes. Elles n'étaient pas bien nombreuses, mais c'était quand même quelque chose, ces dix-sept mères à nourrir, rien que des Aubrac; et ces huit veaux à mener au pis matin et soir, en faisant attention de bien les surveiller. Parce que cette engence-là papillonnait pour un oui ou pour un non, cabriolant dès qu'on la libérait de ses chaînes, claquant du sabot sur la pierre froide dans l'obscurité, à peine réveillée par un falot posé sur une botte de paille et une ampoule indigente coincée entre deux poutres emmaillotées de toiles d'araignées, pendant que les mères imploraient en meuglant qu'on les libérât de ce lait qui les tuait. Et les veaux finissaient toujours par se diriger vers les pis engorgés, arrimés aux doigts noueux de Gus par deux mètres de corde de chanvre, cavalcadant tels de petits diabolotins, avant d'aller se fracasser le mufle sur l'outre veinée, puis gober une tétine turgescente avec toute l'ingratitude des fils.

Ça aurait dû être une journée comme ça, qui débutait comme toutes les autres et qui aurait dû se poursuivre pareillement. Pourtant, rien ne se passa de la sorte. Quand Gus eut rattaché le dernier veau rassasié, il essuya les tétines de sa vache la plus productive avec un vieux chiffon, tout en lui caressant l'échine et en lui parlant patois, puis s'assit sur un tabouret à trois pieds et tira un peu de lait dans un broc en balançant sa tête au même rythme que ses mains montaient et descendaient à la manière de pistons parfaitement réglés. Quand il eut terminé la traite, il rentra à la maison, enfourna du petit fagot dans le fourneau de la cuisinière, du bois mort qu'il avait ramassé dans la forêt et fait sécher. Ensuite, il craqua une

allumette sur une feuille d'un vieux journal disposée sous le bois, et le tout s'enflamma instantanément. Gus présenta ses mains froides au-dessus, pour les réchauffer. Une fois le feu démarré, il jeta deux bûches dans le foyer et posa une casserole sur le tablier en fonte, dans laquelle il versa le lait frais. Mars couinait en regardant faire son maître. Gus lui donna un peu du lait, le chien se précipita sur sa gamelle pour laper le breuvage épais dont les éclats pointillèrent son museau de flocons liquides. Au moment où le lait commençait à frémir, Gus en remplit un grand bol, y fit tomber trois sucres, et tourna le breuvage avec une cuiller en étain, jusqu'à ce qu'ils soient fondus et même encore plus longtemps que nécessaire. Ensuite il alluma la télévision bloquée sur la deuxième chaîne, la seule qu'il recevait par mauvais temps, et se posa sur une chaise en paille pour boire son lait, ses mains étranglant la faïence bleue du bol.

Gus ne prêta pas immédiatement attention à ce qui se disait à la télévision. Il tira son paquet de Gitanes d'une poche de veste, s'en alluma une avec son briquet, puis but une longue gorgée de lait sucré. Ce fut à cet instant qu'il comprit ce qui venait d'arriver. Il plaqua ses deux mains sur la toile cirée de la table, les yeux rivés au petit écran bombé, posé au-dessus du frigo. L'abbé Pierre était mort. Gus n'aurait su dire pourquoi la nouvelle le remuait de la sorte. Il ne l'avait pourtant jamais connu, cet homme-là, catholique de surcroît, alors que Gus était protestant. Mais sans savoir pourquoi, c'était un peu comme si l'abbé faisait partie de sa famille, et elle n'était pas bien grande, la famille de Gus. En fait, il n'en avait plus vraiment, à part Abel et Mars. Mais qui aurait pu raisonnablement

affirmer qu'un voisin et un chien représentaient une vraie famille? Juste mieux que rien.

Le père, c'était en soixante-quinze qu'il était mort, et la mère en quatre-vingt-un, ou quatre-vingt-deux, ou peut-être en quatre-vingt-cinq, Gus ne savait plus vraiment. Sûrement qu'il n'avait pas envie de se remémorer la drôle de façon dont ils avaient tiré leur révérence chacun leur tour. Alors, l'abbé qui disparaissait, même s'il avait fait son temps, lui, quatre-vingt-quatorze ans qu'ils disaient à la télé, c'était quelque chose. Il est vrai que, quand on passe les quatre-vingt-dix, on devient important, juste parce qu'on est très vieux. Un genre de performance. Pour avoir réfléchi à la question plus d'une fois, ça n'intéressait pas Gus de vieillir autant, à se demander ce qui pouvait bien rester lorsque les jambes ne vous tenaient plus, que les yeux ne voyaient plus clair, et quand on était pris par la rouille, sans espoir de changer les choses. Il y pensait souvent, à la vieillesse, la vraie, celle qui privait doucement des gestes qu'on faisait facilement, puis qu'on ne pouvait plus faire, tout ce qui se passait avant de rejoindre le cimetière. Une des rares choses qui faisait vraiment peur à Gus.

Il ne sortit pas de la matinée, buvant café sur café et fumant un paquet entier de Gitanes en écoutant ce qu'on racontait sur l'abbé. Certains disaient qu'ils l'avaient rencontré et même connu. Ils lui rendaient tous hommage à leur façon, mais la plupart, Gus voyait bien que ce n'était pas vraiment sincère, tout bien habillés qu'ils étaient. Il n'avait pas souvent l'occasion de voir différentes sortes de gens, et ça lui allait plutôt bien de ne pas se sentir dans l'obligation de les jauger. Ils montrèrent ensuite les images de l'hiver 1954. Gus n'était pas encore né

à l'époque. On racontait que le froid avait été glacial. Et puis un matin, l'abbé avait lancé son appel désespéré pour que les pauvres qui n'avaient pas de quoi se loger aient un abri où se réchauffer. Il y avait eu du monde pour entendre l'appel à la radio, même des gens dont on ne l'aurait pas cru, comme Charlot en personne. Charlot vieux, que Gus ne reconnut pas sur les images d'archives, sans sa moustache, sans son costume, sans sa canne, et avec des cheveux tout blancs. Charlot, qui avait donné plus d'argent qu'on n'en verrait jamais aux Doges, même en vivant cent ans. Des millions qu'ils disaient à la télé. Il faut reconnaître que, pour ces gens-là, les millions c'est comme les portefaix l'été dans la rivière, il suffit de soulever les bonnes pierres pour en trouver. Question portefaix, Gus s'y connaissait ; pour les millions, il ne pouvait pas dire. Et après tout, qu'est-ce qu'il aurait fait d'un tas d'argent ? Personne ne peut repeindre un ciel d'hiver avec. Alors, quoi ?

Au bout d'un moment Gus sentit qu'il faisait de plus en plus froid dans la maison. Il se leva de sa chaise et s'approcha du fourneau. Le feu était mort, faute d'avoir été alimenté. Gus tenta de le raviver en assommant les braises à l'aide d'un tisonnier, mais il n'y avait plus rien à faire. La seule solution était de retourner chercher du petit bois sous l'appentis et de recommencer la grande affaire du feu, pendant que la réception télé donnait quelques signes de faiblesse, distribuant des mots comme sortis d'un emporte-pièce sonore.

Dehors, la nature était toujours en sourdine et le jour s'était levé. La neige tombait de nouveau, des flocons gros comme du duvet d'oie, qui semblaient ne jamais toucher le sol tellement ils étaient légers et repartaient dans l'air pour un tour avant

de se poser au ralenti. Gus sortit sans prendre le temps de mettre une veste. Le vent passait entre les mailles et les trous de son pull que plus personne n'était en mesure de reprendre. Il se dépêcha avant d'être totalement gelé. Mars l'avait suivi et s'amusait à attraper les flocons dans sa gueule, comme s'il s'était agi de croquettes que Gus lui achetait parfois à la coopérative agricole du Pont-de-Montvert, le genre d'extra qui devait donner l'idée des dimanches à l'animal. Quand Gus entra dans la maison, les bras chargés de bois sec, l'écran de la télé était aux abonnés absents. La neige devait peser sur l'antenne. Il aurait pu monter sur le toit en passant par le grenier, pour la faire tomber du râteau, mais il n'en fit rien, pensant que c'était quelque chose comme un signe et qu'il n'était pas si mal que la matinée se terminât là-dessus.

L'enterrement de l'abbé était prévu trois jours plus tard.

Gus déposa le fagot devant la cuisinière sans rallumer le feu. Il se vêtit le plus chaudement possible et fit le tour des bâtiments de sa ferme, juste pour voir si tout allait bien, si la poudreuse fraîchement dégringolée n'avait pas causé de dégâts. Voyant qu'il n'y avait ni dommages à déplorer, ni inquiétude à avoir, il se rendit dans la remise près de la grange afin de rassembler le matériel nécessaire pour réparer la clôture endommagée du champ des Doges. Il se dit que ce serait toujours ça de fait, et qu'un peu d'exercice ne lui ferait pas de mal, même avec la météo peu favorable.

La clôture à rafistoler se situait à quelques centaines de mètres des bâtiments. Gus attela une benne rouillée au tracteur et chargea une masse, un marteau, des tenailles, une barre à

mine, une boîte de cavaliers, quelques piquets époinés et brûlés, et un rouleau de barbelé, au cas où les dégâts seraient plus importants que ce qu'il avait évalué.

Une fois sur place, il décapa la couche de neige, puis arracha deux piquets pourris. Il fit ensuite des trous à la barre à mine avant de présenter deux piquets neufs qu'il enfonça à grands coups de masse claquant comme des détonations d'arme à feu, ricochant de loin en loin dans le brouillard. Après quoi, il démêla le fil de fer sans le remplacer, puis le rajusta en rangs équidistants qu'il fixa à l'aide de cavaliers. Il avait toujours eu l'habitude de bien faire les choses, de prendre son temps pour que le résultat fût à la hauteur de son ambition, parce que la contrainte des efforts supplémentaires exigés était bien moindre que l'insatisfaction d'un travail bâclé. Il en avait fait l'expérience plus d'une fois quand il était bien plus jeune et qu'il ne mesurait alors pas les choses et leur impact avec la même toise qu'aujourd'hui.

Vers deux heures de l'après-midi, il avait terminé la première réparation de la clôture et rangé son matériel. Il lui faudrait encore une bonne demi-journée de travail pour finir l'ouvrage. Il recula, à la manière d'un peintre testant l'équilibre de la composition de sa toile, se disant qu'il n'était pas mécontent de sa prestation. Il avait bien mérité cette cigarette qu'il faisait maintenant glisser hors du paquet en le tapotant d'un doigt, comme s'il eût souhaité amadouer un petit animal peureux. Il garda longtemps la fumée de la première bouffée, la laissant saupoudrer ses poumons, puis il s'appuya contre un piquet en regardant les aplats immaculés et la forêt au loin. Un léger vent du nord accéléra la combustion de la cigarette, puis Gus

fit crépiter le mégot dans la neige et se mit en route en portant ses outils à bout de bras, avant de les déposer dans la benne. Il grimpa sur le siège du tracteur avant de disparaître, tel un être fantasmagique, au milieu des gaz d'échappement qui faisaient vaciller l'air en une succession de mirages au travers desquels des oiseaux dérangés s'en allaient froisser leurs ailes.

De retour à la ferme, Gus rangea son matériel et entra faire cuire du riz et griller deux côtelettes d'un des agneaux qu'il avait achetés à Abel, l'an passé. C'était fameux, mais il ne put terminer son repas. La tristesse tomba sur lui sans prévenir. Il était abattu comme quelqu'un qui réalise avoir perdu quelque chose avec quoi il vivait sans y prêter attention. Quelque chose qui devient plus important quand on l'a perdu que quand on l'a sous le nez tous les jours, car on finit par ne plus y faire attention. Il pensa alors à son chien, qu'il avait baptisé Mars parce qu'il l'avait trouvé tout petiot, tremblant et affamé, un matin de mars où il était parti relever les cordes posées la veille dans la rivière qui saigne la forêt. Des chiens, Gus en avait eu beaucoup avant celui-là, et en perdre lui était arrivé autant de fois, mais ce bâtard-là, sans en comprendre la raison, il y tenait plus qu'à tous les autres. En cet instant, il réalisait que cette bête allait sacrément lui manquer quand elle disparaîtrait, qu'elle ne serait plus là pour lui lécher les mains, se frotter à lui en remuant la queue de contentement, et aussi pour conduire les vaches au pré. L'animal lui donnait de l'importance, une sorte de signifiante de sa propre existence, qui minimisait sa solitude en quelque sorte. Les chiens, c'est bien connu, ça dure moins que les humains. Gus aurait donné un peu de son temps à lui pour prolonger celui de Mars, s'il avait eu le

choix. Enfin, c'étaient rien que des calculs tout ça, pas la vie, se dit Gus en retrouvant un peu de sérénité.

Il donna le reste des côtelettes à Mars, puis déposa son assiette dans l'évier, avec ses couverts et son verre. Ensuite, il essuya la lame de son couteau sur une jambe de pantalon, la replia et enfonça le couteau dans sa poche. Il se fit réchauffer du café dans une casserole, patientant devant le fourneau pour ne pas qu'il bouille. La mémé disait toujours qu'un café bouillu, c'était un café foutu, le genre de leçon qui ne s'oublie pas. Gus pensait que c'était décidément une drôle de journée, avec tous ces souvenirs qui s'amaient, comme des vols de corneilles sorties du brouillard. Des souvenirs dont on ne sait jamais où ils mènent, ni même si ça fait du bien de les avoir, mais qui ressurgissent et s'imposent, sans crier gare.

Gus s'assit pour siroter son café, puis s'assoupit, la tête sur ses mains disposées à plat sur la table. Une fois repu, Mars s'approcha de son maître en minaudant, avant de s'allonger et de visser son museau au soulier gauche de Gus.

Dehors, le ciel était descendu d'un cran supplémentaire et le vent du nord ne semblait pas prêt à changer de camp, ni à abdiquer. Quand Gus émergea de sa sieste, la cendre de la cigarette qu'il avait allumée avant de fermer les yeux reposait dans un cendrier en coquillage, pareille à une merde de moineau desséchée. À chaque fois c'était la même chose, dormir après avoir mangé le mettait à l'envers. Plus envie de travailler. Il en aurait été incapable. Il repensa aux grives qu'il avait vues au matin, sous les chênes en bordure du champ des Doges. Il suffirait que quelqu'un ait la même idée que lui et

se trouve dans la plantation de pommiers toute proche, et ils s'enverraient alors les oiseaux dès le premier coup de fusil. Ce bon vieil Abel! pensa Gus. Il attrapa son calibre 16 à canons juxtaposés suspendu à une poutre et enfonça deux boîtes de cartouches numéro 6 dans les poches de sa veste. Il enferma Mars dans la remise pour qu'il n'aille pas faire fuir les grives, étant donné qu'il ne pouvait jamais se tenir tranquille, toujours à japper pour un oui ou pour un non. Il remonta le col de son veston et se mit en route en traversant au plus court par la terre des Cardon. Les oies le suivirent un moment, tendant le cou comme pour gober la neige qui tombait encore, et puis s'en retournèrent à l'abri en se dandinant, avec leurs gros derrières qui touchaient presque par terre.

Gus longea la pêcherie des rossignols sur une vingtaine de mètres. Il y avait eu des rossignols, dans le temps, à ce qu'il paraissait. Il devait y avoir sacrément longtemps, parce que Gus n'en avait jamais entendu chanter. Les seuls oiseaux qui piaffaient en pagaille dans les bouquets de bambous, c'étaient des étourneaux et aussi quelques merles aux allures de petits tétras amoureux.

L'eau était gelée à la surface de la pêcherie. Gus remarqua des traces de pattes de poule d'eau sur la glace recouverte de neige. La marche et le froid l'avaient maintenant totalement réveillé. Arrivé en bordure du champ des Doges, il se posta sous un grand chêne, brisa quelques branches qui auraient pu le gêner pour se déplacer et viser et attendit, la crosse coincée sous un biceps, les canons posés sur l'avant du même bras et les mains glissées dans les poches de sa veste, triturant les cartouches pour se désengourdir. Le ciel était toujours aussi

bas. Il ne serait sans doute pas facile de voir les grives se pointer, mais l'avantage, c'était qu'elles aussi auraient des difficultés à repérer Gus. Cinquante-cinquante de ce point de vue-là. Après tout, c'était lui qui tenait le fusil.

Quelques minutes plus tard, Gus fut enfin récompensé de sa patience, en entendant le bruit caractéristique que font les grives en volant. Il dirigea son regard vers le ciel, mais ne vit rien, jusqu'à ce qu'un vol d'une vingtaine d'oiseaux s'abatte sur les arbres, comme émergeant d'un nuage de farine. Ils s'assurèrent que rien ne clochait, se posèrent sur les cimes, attendant de se laisser aller vers le sol pour chercher à manger là où la couche de neige était la moins épaisse. Il n'y avait plus à hésiter. Gus leva délicatement son arme, et aligna un volatile de profil, de façon à ce que, même seulement blessé, avec une seule aile valide, il ne manque pas de tomber.

Gus n'eut pas le temps de tirer car, à ce moment précis, un coup de feu retentit, en provenance de la plantation d'Abel. Gus sursauta. Il ne s'était pas trompé. Abel avait eu la même idée et dégainé le premier. Les grives s'envolèrent et quelques secondes plus tard, d'autres arrivèrent, délogées de la plantation. Il n'allait pas laisser passer sa chance une deuxième fois. Il visa un nouvel oiseau. Il était prêt à appuyer sur la détente, mais n'eut pas le temps de la presser ce coup-là non plus. Des cris aigus se mirent à crever le vide, des cris qui venaient manifestement de l'endroit où avaient été tirés les coups de fusil et qui n'avaient rien à voir avec le chant d'une grive. Gus ne bougeait pas. D'autres cris montèrent, évoluant en grognements d'animal, puis il y eut un troisième coup de feu et ensuite plus rien. Gus distinguait à peine la première rangée

de pommiers. Il attendit, sans rien pouvoir faire de plus, comme s'il espérait que quelque chose émerge du brouillard. Quelque chose qui serait sauvé. Mais rien ne vint à lui, sinon le silence. Aucune grive ne se présenta plus. De toute façon, il n'aurait pas pu tirer. Il demeura pourtant encore un long moment sous les arbres et, quand il se décida enfin à bouger, il faillit se casser la figure, tellement ses muscles étaient gourds. La meilleure chose à faire, la plus raisonnable, aurait été de rentrer pour allumer un bon feu, se réchauffer et oublier ce qu'il avait entendu. Essayer.

Au lieu de ça, Gus traversa le champ, puis la plantation, son fusil chargé à la main. En arrivant à la ferme d'Abel, il constata qu'il n'y avait apparemment personne dans le coin, ni aux abords de la plantation. Il s'approcha silencieusement jusqu'à la grange, et la longea par l'arrière, marchant courbé dans la neige virginale, économisant son poids afin de limiter les craquements de ses pas, comme s'il marchait pieds nus sur des braises, sélectionnant l'endroit qu'il jugeait le plus propice, celui qui le porterait au suivant avec le minimum de surprise. Il marchait ainsi, sans savoir ce qu'il cherchait, tel un petit être apeuré aux ordres de cette même curiosité qui menait les humains contre les murailles hallucinées du levant, le même désir de savoir, et de prendre les trésors promis, sans vouloir en payer le prix.

Longtemps après, Gus se dirait qu'il n'aurait jamais dû baisser les yeux, mais on fait parfois des choses qui sont plus fortes que nous, quand l'instinct seul dicte sa loi. Il y avait cette grosse tache dans la neige. Comme du sang. Les flocons qui tombaient de nouveau essayaient bien de l'effacer en la

martelant inlassablement, mais ils n'y parvenaient pas encore. Gus était immobile, incapable de comprendre. Il regardait la neige qui se colorait de rouge au fur et à mesure de sa chute. Il fit demi-tour sans chercher d'autre explication que celle que la peur le poussait à extraire de son imagination. Il avait l'impression que ses pas faisaient autant de boucan que la grosse caisse de la fanfare qui jouait pour la fête foraine au mois d'août. Il oublia alors toutes les précautions prises jusque-là, et se mit à courir, en se retournant fréquemment pour s'assurer que personne ne le suivait. Quand il arriva enfin chez lui, il se barricada dans la maison et s'assit à même le sol en tremblant, le dos calé contre une cloison, comme un animal pris dans une nasse.